

•

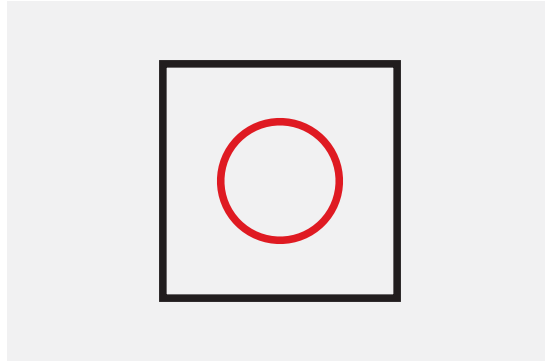
COSTUMES NATIONAUX

UN ROMAN-FEUILLETON DE DANIEL CANTY
ILLUSTRÉ PAR STÉPHANE POIRIER
DESIGN GRAPHIQUE : FEED

GLOSSAIRE

Alderfarr – Âge des départs
Alisveppyr – Cèpe hallucinatoire
Awarnsskyld – Exercices de conscience
Bjergljós – Montagne immatérielle
Daginntak – Train du Lendemain
Empyreinhöv – Station empyréenne
En, to, tre! – Un, deux, trois!
Levhiminn – Pupille céleste
Lignenhaeld – Pente analogue
Solennvidenn – Soleil des savoirs
Taenkring – Objets de pensée
Taflatak – Tableau du jour
Tídhohl – Heure creuse
Tilnaturlige – Ordre naturel
Traktablå – Traité bleu
Væreblóm – Fleur d'être
Videnpunkt – Pacte de la connaissance

Les occurrences en bjergljótien – langue à l'origine entremêlée, fortement marquée par l'emprunt de radicaux germaniques et slaves – sont établies entre parenthèses à leur première manifestation dans le récit d'Anatole. Nous avons opté, dans un souci d'intégrité, pour la fidélité à l'usage, variable, de la forme originale ou de sa traduction par l'auteur. – Les éditeurs



L'approche de la Lignenhaeld, la Pente analogue, débute avec l'heure bleue, que le Dagingntak, ou train du Lendemain, escalade en accord avec les gradations du jour naissant. L'ascension, fidèle à l'inclinaison, est lente et droite. Au sommet, l'ouverture circulaire du tunnel pulse de chatoulements colorés rouge orangé jaune, soleil attractif des hauteurs, grandissant au fond de la pupille du conducteur concentré qui par subtils incréments modère la cadence de l'engin pour arrimer le train à quai à l'instant exact où l'aube s'affirme. Satisfait, il éteint le phare unique de la locomotive alors que la lumière entre en trombe par les lucarnes qui ponctuent en cadence la paroi cylindrique, oculus multicolores filtrant et amplifiant la radiançe naturelle. Ainsi le convoi pénètre, en même temps que la maçonnerie de la gare, un miroitant conduit immatériel, dont l'apparence justifie entièrement la pompe onomastique de l'Empyreinhöv, la Station empyréenne. Le conducteur sort son mouchoir, s'éponge le front et cligne trois fois des yeux. Un autre jour peut commencer.

* * *

La gare est l'œuvre d'un collectif anonyme d'architectes fidèles au Tilnaturlige, l'Ordre naturel, le

corps professoral du Bjergljós, Montagne immatérielle où un collège d'apprenants perpétuels s'est établi. Les ouvrages du Tilnaturlige incarnent le paradoxe fondamental du Pacte de la connaissance, le Videnpunkt, constitution latente qui a présidé à la fondation de la microrépublique alpine. Le premier article de ce texte fondateur assure que *Savoir c'est savoir moins Savoir*. On retrouve partout cette devise sur les armoiries, les écussons, les en-têtes du Collège, le plus souvent sous la forme d'une équation naïve.

$$S = s - S$$

SsS... SsS... Murmure compatissant, vérité tendre, susurrée resusurrée aux ouailles, quand elles ont peur d'elles-mêmes ou du monde. Leurs gardiens la rappellent à leurs charges par des gestes de tendresse ordinaire. Ils posent une main sur l'épaule ou la tête des collégiens, les rassurant sur le fait que le jeu qui sépare *vouloir tout savoir* de la conclusion admise *que toute connaissance s'épuise avant sa fin* en vaut la mèche... Elle contient ce qu'ils n'osent pas dire, l'émotion qui est le soubassement secret de leur vocation : *SsS SsS mes petits enfants, ce soir aussi il vous faudra bien rentrer dormir rêver du jour passé des jeux de demain du monde qui continue de grandir en vous et autour*

de vous... Mais n'anticipons pas notre propos...
SsS... SsS... Dans cette formule sibylline tient aussi la première leçon de civilité de ces cimes, où tout se doit d'exhaler la grandeur expansive de l'univers en même temps que la modestie du savoir-vivre.

* * *

Ainsi, l'Empyreinhöv au nom altier, avec sa fastueuse voilure prismatique, est une humble gare souterraine, qui ne comporte que deux voies, abritées par un long tunnel cylindrique en tuiles, propre à évoquer certaines stations des métros de Lisbonne ou de l'Underground de Londres. Toutefois, le voyageur qui foule le quai pénètre ici un volume coloré, où chaque cage d'escalier déverse les flots d'une lumière qu'on dirait liquide. Les passagers qui attendent leur train sur l'autre quai, ou qu'on croise en remontant, ont le visage jauni, rougi, bleui, verdi... et il est difficile, devant ce défilé bigarré, de ne pas vouloir inspecter ses paumes, afin de constater sa propre transformation. Cette stratégie versicolore contribue, avec une louable transparence, à ce que les nouveaux arrivants soient aussitôt visités par un sentiment de solidarité avec une humanité nouvelle, qui aurait choisi d'honorer sa dette au soleil, d'afficher sa redevance à sa lumière, cœur visible de la matière, dont le regard continue de pétrir le monde auquel il a donné naissance.

Les lumières qui nappent ces corridors ascendants sont l'effluve métaphorique d'un astre second. On pénètre dans la salle des pas perdus comme dans la Caverne des idéalités. Le mur porteur de la gare, façonné à même la paroi rocheuse du Bjergljós, se dresse face à une monumentale façade de verre teinté, expansion prismatique des tunnels, par où filtrent les apparences colorées du Taflatak, Tableau du jour. Le passager suspendu au milieu de cette féerie lumineuse n'a nul besoin de se poser la question du temps qu'il fait, ou même de l'heure qu'il est : la façade est graduée par douze arches, correspondant aux heures du jour. Celles-ci sont chapeautées de plaques d'acier noir, percées d'une

mince fente biseautée qui projette un fil d'ombre sur le plancher de la gare. Les mouvements de cette fine lame immatérielle coupent à travers la rondeur du jour, pour s'éclipser au crépuscule, quand prennent fin les classes.

Le hall de la gare est donc le site d'une astronomie seconde, où la temporalité humaine, avec ses désordres, ses vitesses relatives, affirme sa place dans l'ordre et la mécanique des heures, la couleur du temps. Le passager y pénètre comme on passerait derrière la face d'une horloge. Mais ce schéma temporel terrestre ne suffit pas à épuiser la question du Temps : le passager, qui a traversé une couleur pour émerger dans le hall sinueux de la gare, devant le Tableau du jour, marche sous la couronne cristalline du Solennvidenn, Soleil des savoirs, masse minérale et multifacette, obliquement sertie entre les colombages. On jurerait un météorite tombé du ciel pour s'enchâsser là.

À la veillée, il est des collégiens, toujours à vouloir s'émoustiller de frayeurs métaphysiques, qui racontent que ce Soleil second se serait bel et bien décroché du firmament. À l'appui de leur théorie, ils convoquent le patron erratique du théodolite qui, suspendu au bout d'un fil d'acier, émerge de la masse hérissée de vibrisses, comme une araignée paniquée par la perspective du sol, hésitant de ses huit pattes, mortellement apeurée du pouvoir fatal du plancher. Les élans incompréhensibles du pendule, dessinant d'arbitraires emberlificotages d'ombres sur le parquet, fendant les courants du temps en volutes inégales, suggèrent quelque occulte pouvoir gravitationnel, émanation incomprise de la pierre céleste, voyageuse d'outre-monde parvenue à ces sommets pour en fragiliser les certitudes. Hélas, le mouvement du théodolite, malgré les efforts des meilleurs esprits mathématiques, échappe aux modèles prédictifs, et l'équation encore informulée qui en l'éluciderait fait l'objet d'un concours perpétuel parmi les collégiens.

Soleil second, cristal songeur. Une fois qu'il s'y arrête, il est difficile de détourner le regard de la pierre mystérieuse et du mouvement qui semble

en émaner. La lumière du jour étincelle entre ses facettes, invitant les passants à y deviner leur propre reflet dédoublé, ou à pister la trajectoire d'un oiseau, démultiplié dans son vol au-dessus de la gare. Encore aujourd'hui, un petit pensionnaire, dans son blouson blanc et son pantalon court, est posé là, jambe repliée dans la posture du héron. Sur ses yeux, il a passé le bandeau de lin blanc des Avarnsskyld, les exercices de conscience, qui sont au fondement du curriculum bjergljótien.

Le dessin du parquet s'interrompt à l'endroit exact où le collégien s'exerce, comme si le tournoiement du théodolite (pourtant suspendu à trois mètres) en avait érodé la patine. Ou peut-être, comme aiment à le répéter en riant leurs professeurs, est-ce l'assiduité et l'application des collégiens à leurs études qui sont véritablement responsables de cette zone d'effacement? En ces sommets, la question de l'action réciproque de la conscience et du monde demeure confuse. On dit en tout cas que cette surface mutée, nommée Tidhohl, l'Heure creuse, est l'ombilic de la montagne, le point où les forces qui traversent la Montagne

immatérielle convergent et se nouent. Bien que le ballet hypnotique du pendule ait tendance à engluier la conscience, la tache aveugle du Tidhohl a aussi pour effet d'accentuer la mosaïque géographique qui recouvre le plancher de la gare, détaillant, dans les pastels des mappemondes, les chemins et les zones de la connaissance, et les voies à suivre pour rejoindre les sentiers sinueux du savoir, qui serpentent à travers les prés et les bois du Bjergljós.

Le collégien se tient en équilibre à l'Heure creuse, au carrefour de la connaissance et de l'effacement, dans la concentration et l'effort, tête dressée, aux aguets, à l'écoute des échos de la gare et de son corps, espérant que le dessin du théodolite coupe en lui pour lui révéler son sens caché. Ses genoux tremblent. On se dit, non sans gravité, *il va faillir, il va tomber*. Et voilà que notre méditant *rompt*. Avec une exactitude de danseur, il tourne trois fois sur lui-même, s'élanche en un gracieux salto, arrachant le bandeau de ses yeux, émettant un ululement sauvage, pour se précipiter sous l'arche des six heures et aller rejoindre ses camarades dispersés dans la perpétuelle classe verte des jours d'été.

Selon les théoriciens du Tílnaturlige, le nœud de l'existence est le temps. C'est aussi une métaphore. Autour du Tidhohl, un membre de la faculté expose aux étudiants l'énigme de l'ipséité – ce sentiment persistant d'être nous-mêmes, malgré l'indétermination constitutive du présent (quelles sont ses dimensions véritables?), la déliquescence vaporeuse du souvenir, ou l'instabilité fondamentale de notre substrat matériel (le professeur évoque alors la rénovation cyclique du matériel atomique qui nous compose, effacé par vagues à raison de cycles de sept ans). Il fait valoir à ses ouailles que, si leurs corps changent, leurs regards, eux, portent de moment en moment, d'âge en âge, et d'époque en époque, la preuve immuable de leur présence. Que leurs yeux percent donc, aussi évidents que des bijoux, à travers les miroirs de la discontinuité, les voiles du temps, cristaux songeurs, diamants de pensée, émules du Solennvidenn, et sont les éclaireurs les plus aventureux de notre système nerveux... La faculté croit aux bienfaits de l'éducation par la métaphore... De l'index, le maître désigne le mouvement

erratique du pendule, expliquant que, si une horloge tente de couper le temps en pointes fines, le pendule, lui, *suit les chemins entrelacés du temps, et l'éclate en fragments, redonnant au diamant la forme qu'il avait avant qu'on ne le taille en facettes*. De telles métaphores, si elles semblent parfois alambiquées, pourfendent à froid l'incomplétude des faits. Le maître affirme que *la nature de l'expérience est de nous tromper sur celle des faits, et vice-versa. La métaphore est une façon de bondir d'une évidence à une contradiction à une autre, sans peur et sans reproche*. Dehors, il s'est mis à pleuvoir. Le maître consulte sa montre et met fin à sa leçon : *Un prix à celui qui arrivera à courir entre les fils de l'orage*.

D'abord, Anatole n'a pas remarqué l'homme dans sa chienne verte, qui en même temps que lui émergeait de la locomotive dans la lumière de la plateforme, un petit sac de papier brun en main. Dans l'escalier écarlate, l'homme à la combinaison verte lui emboîtait nonchalamment le pas, visage rougi, en mémoire des feux de l'engin, pour enfin doubler Anatole à l'étage, figé par l'émerveillement sous la masse cristalline du Soleil des savoirs. L'homme, de toute évidence, n'en était pas à ses premiers pas sur ce plancher : il semblait savoir exactement où il se dirigeait, traversant de biais la carte colorée de la connaissance, tournant tout de même subrepticement la tête vers notre collégien équilibriste, pour aller se poser sur la longue banquette en S qui épousait la courbe de la verrière. Il a sorti un mouchoir, déballé un sandwich dinde-gruyère sur pain blanc, une poignée de noix et une pomme. Son regard, cerclé de lunettes aux montures transparentes, lui donne un air qu'il serait impossible de ne pas qualifier de réfléchi, même alors qu'il s'occupe de mastiquer un sandwich. Il lorgne, l'air absent, le collégien à l'Heure creuse.

Il vient à peine de terminer son sandwich quand le jeune homme arrache son bandeau et bondit soudainement pour s'élaner au-dehors. Notre homme extrait un carnet noir et un mince stylo argenté de sa poche, griffonne quelques notes, range le tout. Il remballé son goûter avec délibération – impossible de ne pas remarquer, à ce stade, ses cheveux impeccablement peignés, le

collet amidonné de la chemise qui dépasse de sa combinaison entrouverte, l'aisance avec laquelle il sort par la porte de six heures, non sans négliger de saluer Ludveïg, empêtré dans les bras d'Anatole, d'un imperceptible hochement de la tête, puis croquant goulûment dans sa pomme, dont le jus lui éclabousse discrètement le menton, minuscule feu d'artifice pour célébrer son entrée dans le Tableau du jour : manifestement, cet homme adore son métier.

* * *

06H00 – NEMO VENIT SI PEDANTIC.
NUL N'ENTRE ICI S'IL EST PÉDANT.

Mon regard ébloui par le passage au rouge dans l'escalier n'a pas eu le temps de s'arrêter sur la devise gravée au-dessus de l'arche qu'un homme, le visage effacé par l'éclat du soleil, est apparu là où l'enfant est disparu. Un moment, j'ai eu l'impression étrange que c'était, de nouveau, ce garçon dansant, vieilli, revenu, par quelque torsion du temps, pour me toiser d'un regard adulte. Un frisson fantomatique m'a parcouru l'échine, dont l'onde de choc a installé une paix décalée dans mon esprit, choqué et calmé par cette *possibilité d'un retour*... Puis la figure à contre-jour a posé son chapeau de feutre sur sa tête, et j'ai pu discerner ses traits.

– Ludveïg !

J'ai avancé pour le serrer dans mes bras. Toujours à trop penser, celui-là : alors que je le tenais au

plus près de moi, assez pour sentir battre son cœur contre ma poitrine, je savais qu'il en profitait pour consulter sa montre au-dessus de mon épaule. Je ne doutais pas qu'il serait, comme à son habitude, d'une ponctualité irréprochable. Il a voulu me ramener à l'ordre, se dégager de mon étreinte.

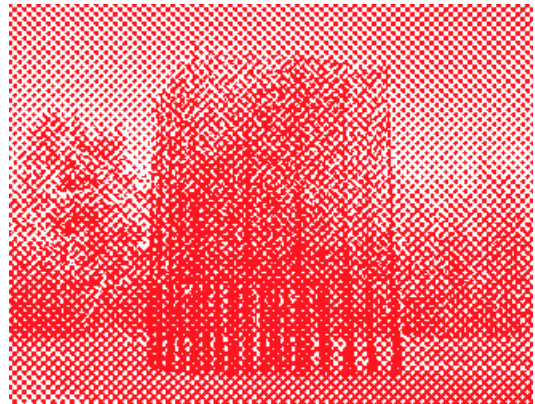
– C'est l'heure de la promenade, mon vieux.

– Laisse-moi bien te regarder.

Ludveïg s'est protégé du soleil, derrière le paravent de sa main, et j'ai reconnu ce regard amusé, qui n'avait pas vieilli, reconnaissant de me retrouver, là où il avait choisi de faire sa vie, loin de tout ou d'avant, mais au plus près de soi. Notre amitié remonte à la petite enfance. Je nous revois, garçons rêveurs, au pupitre double, penchés ensemble sur nos leçons, ou à l'écart dans la cour de l'Académie, le dos appuyé contre le haut mur de pierre qui nous séparait de la ville. Deux garçons timides et livresques, déjà égarés dans les corridors transparents de la pensée, circulant d'écho en écho, pistant les paroles qui nous révéleraient à nous-mêmes. Devant nous, les esprits sportifs se disputaient le palet ou la balle, acharnés comme des bêtes, dominant la meute admirative et apeurée, gênée par leur splendeur. Nous avions d'autres talents, et nous étions aussi, à notre manière, aussi têtus que ces taureaux. Mais nous n'attaquions pas le monde sous le même angle que les corps sportifs. Nous rêvions de voir la réalité déborder du mur d'enceinte dans nos dos. Et, même quand nous rejoignons les autres, nous ne quittons pas le lieu de nos réflexions, guidés par nos pensées partagées, les voix de nos lectures et de nos leçons, qui allaient s'amplifiant, se transformant dans les corridors transparents de la conscience, nous orientant d'intuition en intuition, promettant, *par ici, par ici*, une sortie de ce cloître... une solution imaginaire à nos destins d'élèves...

Nous nous étions inventé un jeu sans perdants ni gagnants. Dans nos têtes grandissait l'image d'un Palais immatériel, un labyrinthe de verre, où nous nous perdions à cœur de jour. Nous y circulions seuls, mais nous savions que nous y étions ensemble. Nous griffonnions des plans, que nous passions la

récréation à comparer. Nous nous promettions qu'un jour, nous nous y retrouverions. Par ses fenêtres et ses portes, nous devinions des vues du monde : des endroits où aller, ensemble, où nous nous promettions de parvenir. Toi le premier, moi avec toi. La lumière d'un soleil perpétuel perçait à travers les corridors du palais de verre. *Le soleil est la source de toutes les images. Sans lui, nous n'aurions pas de regards.* Au loin, j'entendais des pas. Je savais que je n'étais pas seul, et je n'avais plus peur.





**3A —
Un promeneur solitaire**

Il marche, entraîné en avant par pur penchant philosophique. Chapeau de guingois : préservant son regard de vérités trop lumineuses. Pantalon ample : battant avec la délibération du pas. Veste hors saison, besace lourde : pour se rappeler qu'il est toujours ailleurs. De bonnes chaussures suffisent pour continuer de penser debout.

L'HISTOIRE VÉRITABLE ET LAMENTABLE
D'AGNÈS ET DE LUDVEÏG

Vers la fin de nos études, Ludveïg a été impliqué dans un incident romantique qui conduirait la direction, dans un excès de pudibonderie, à l'expulser de l'Académie avant l'obtention de son diplôme. La faculté voyait d'un mauvais œil qu'une de leurs ouailles, ces joyaux d'une élite future, embrasse une jeune fille de « basse extraction ».

Ludveïg me quittait, sur le chemin de l'école, à la porte du Pain bon. Surplombant la devanture de la boulangerie, une miche dorée comme une pépite, agrippée à deux crochets, se balançait avec insouciance, annonçant de chaleureux trésors comestibles. Pour Ludveïg, cette image naïve brillait de la chaleur des cœurs. À l'aller, c'était l'excuse d'un croissant matinal ; au retour, celle d'une baguette ou d'un pain de campagne qui lui faisait tinter les clochettes de l'espoir romantique. En effet, Ludveïg dépensait tout son argent de poche pour pouvoir effleurer des doigts la paume de la belle Agnès, croiser son regard alors qu'elle lui remettait sa monnaie, les joues empourprées par la chaleur des fours ou la gêne, c'était difficile à dire.

Agnès vivait seule avec son père, Monsieur Archibald. Cet homme d'une carrure imposante, qu'on surnommait volontiers l'Enclume, avait été forgeron avant d'exercer le métier de boulanger. Il était veuf. Sa femme, Magdeline, était pâtissière. Pour elle, il avait cessé de battre le fer et appris à plier la pâte, pétrir le pain. Un soir de printemps, où il faisait une vingtaine de degrés, Magdeline avait étrangement pris froid et s'était mise à frissonner de la tête aux pieds. Au cours de la nuit, elle a été emportée par cette fièvre aussi soudaine qu'inexplicable. Avant de trépasser, elle a sombré dans un délire qui l'a laissée incapable de reconnaître son mari, ou la petite fille qu'il tenait au creux de ses gros bras, emmaillotée dans une épaisse couverture de laine. Elle sanglotait sans comprendre, captive de la chaleur et de la force de son père, alors que sa mère pâlisait à vue d'œil, en murmurant des paroles

incohérentes. À l'époque de ces funestes événements, Agnès n'avait pas trois ans.

Monsieur Archibald était inconsolable. Bientôt, il a quitté la maisonnette qu'il avait construite pour sa famille aux abords de la ville pour emménager avec sa fille à l'étage de la boulangerie. On aurait pu croire qu'avec la disparition de sa femme, la qualité souffrirait, mais Archibald s'est appliqué à son métier avec une passion déplacée. La nuit durant, il roulait sa pâte, pétrissait ses pains, avec une précision exquise, une légèreté que son corps colossal ne laissait pas deviner. Les deux jeunes hommes en son emploi l'entendaient murmurer des riens : *Ma belle pâte... Mon petit beurre... Mon pain de famille...* À l'aube, ils étalaient dans les vitrines des pains dorés de promesse, des plateaux de croissants biscornus, pulsant encore de la chaleur, du parfum des fours... Leur vue seule suggérait la riche douceur du beurre, l'effeuillage moelleux de mille strates subtiles... d'immensités délicates... L'après-midi, les apprentis installaient les pièces montées. On aurait dit la silhouette d'une ville de conte, avec crénelage, parapets et tourelles fabuleuses... Surtout, Archibald inventait pour ses clients, d'année en année, des gâteaux d'anniversaire, qui se gravaient dans la mémoire des convives avec une évidence encore plus immédiate que celle du temps qui passe, déliant les rides de son écriture sur nos corps. Les confectons du Pain bon étaient des jalons sur le chemin des ans, et les citadins mesuraient leur âge en gâteaux... Bref, la réputation de la maison n'était plus à faire.

À l'étage, Agnès dormait alors dans son berceau. *Belle pâte... Petit pain... Beurre doux...* Tant que la chaleur ascendante des fours remontait jusqu'à sa fille, Archibald la croyait en sécurité. Elle a grandi dans ce giron paternel et pâtissier, entre sa chambre et le plancher de la boulangerie.

Archibald lui permettait bien quelques sorties, ces jours de grand soleil, quand l'astre parvient à réchauffer jusqu'à nos âmes. Alors, il n'y a rien à redouter des humeurs du monde. Je crois que c'est un de ces jours-là que Ludveïg, encore à rêvasser sur un banc, a aperçu pour la première fois Agnès, sa toque rousse, son regard émeraude émergeant d'une épaisse mante au col montant... *Belle pomme rouge...* *Fraise d'été...* *Cerise au marasquin...* Elle était belle et délicate comme une idée – *une idée qui n'appartiendrait à personne, qui de sa force d'évidence s'imposerait au monde...* – et un feu s'est allumé en mon ami.

La diète de Ludveïg prit a amorcé un tournant fort en gluten. Mon ami, qui avait toujours présenté un profil plutôt fin, prenait du bon. Si on y regardait bien, on voyait que ses formes maigres s'étaient arrondies, qu'elles se gonflaient à mesure que croisait son intérêt pour Agnès.

Elle a fini par le reconnaître. L'époque était à la lenteur. Ils ont échangé des œillades, des remerciements souriants, puis des paroles. Le temps qu'il faisait. Des recommandations pour les confectons d'Archibald. Il lui a enfin demandé pourquoi on la voyait si peu, comme ce premier jour, dans la lumière d'été.

– J'ai grandi dans le fourneau de mon père.

Elle avait de l'esprit! Ludveïg était à peine capable de contenir son enthousiasme. Il me parlait d'elle comme de sa « princesse de Suède ». (Ludveïg, qui avait le don de compliquer les images, pensait à ce pauvre Descartes, en retraite dans sa chaumière royalement financée, que les vulgarisateurs accusaient à tort d'avoir voulu arracher le cœur du monde, alors qu'il ne faisait que chercher la cheville de l'âme, qu'il a localisée dans la glande pinéale, tout près de l'endroit le plus propice pour se gratter l'arrière de la tête).

Par un beau matin où brillait le soleil d'alors, Agnès, profitant de ce qu'ils étaient seuls sur l'étage, lui a tendu une galette.

– Cette galette connaît ton nom.

Agnès l'a rompue pour lui en offrir une moitié. Ils communiaient, rieurs, en mangeant leur part. Lui

l'a invitée à le rejoindre, plus tard ce jour-là. Elle a acquiescé. Elle trouverait une excuse. Et leurs lèvres se sont effleurées.

– Les confectons sont pour les clients!

Ils n'avaient pas eu le temps de goûter leur premier baiser qu'ils ont été rudement interrompus par ces paroles sévères – où l'usage de *confectons* marquait une note d'insupportable snobisme. Celui qui avait parlé était un petit garçon enveloppé, qui terminait ses classes de troisième, dont le père, absent, était juriste, et qui, par compensation, bénéficiait d'une généreuse allocation. On en taira le nom. Il visitait la boulangerie aussi souvent que Ludveïg, motivé par des appétits tout aussi vifs, mais autres.

On n'a jamais su exactement comment ce qui est arrivé par la suite est arrivé. Le pensionnaire aux appétits *déplacés* a mis en branle une séquence d'événements infortunés, qui a pulvérisé l'édifice fragile de l'amour naissant. Ludveïg m'assurait que ses lèvres avaient tout au plus frôlé celles d'Agnès – quelles lèvres! – et que ce qui avait commencé là, et qui aurait pu être si beau, avait été violemment refusé au monde, un *mauvais bien*.

Archibald a-t-il émergé de l'arrière-boutique, colosse farineux, deviné la situation et été emporté par la peur de perdre sa fille unique? Ou le petit gros, au désir frustré par le ralentissement de service, s'en est-il allé, les poches remplies de gâteaux, égrener la pâte vile de la médisance sur son complet d'écolier, répandre des rumeurs dans la cour de récréation? Peu importe. Il faut pardonner aux enfants, qui rêvent de pouvoirs accaparés. Ils ne connaissent pas la gravité que peuvent avoir de simples paroles.

La direction a convoqué Archibald pour discuter de la situation. Elle a justifié l'expulsion de Ludveïg en arguant que le jeune aventurier avait failli à son rang, nu à l'intégrité du corps étudiant et à la réputation de l'institution. Archibald aurait dû reconnaître cette décision comme une injure, une insulte à ses talents. C'est ce qu'ont fait les parents de Ludveïg. Le père d'Agnès, lui, était un homme de peu de mots, qui craignait qu'on lui ravisse sa

place dans le monde – comme si cela se pouvait. Et, si je ne doute pas qu'il eût compris les choses de l'amour, j'espère qu'il a, au moins, eu de bonnes paroles pour mon ami aux sentiments *déplacés*. Ç'auraient été de bonnes paroles pour les siens aussi : en participant à la condamnation de Ludveïg, il lui faisait le don d'une solitude égale à la sienne. Aux parents aussi il faut pardonner, car, quelque grâce qu'ils puissent démontrer dans la confection de petits gâteaux, ou le perfectionnement de petites filles, eux non plus ne savent pas vraiment ce qu'ils font, seulement comment ils voudraient aimer. Eux, plus que quiconque, se retrouvent possédés par des sentiments qui les dépassent, avec lesquels ils n'ont d'autre choix que de composer.

Quelques semaines plus tard, Ludveïg partait traverser l'Europe à la marche, vers l'orient, avec son chapeau mou, son havresac. Il touchait une rente de cinq livres par mois, qu'il percevait à la poste restante. C'est sa mère qui la lui avait offerte, une libre penseuse, qui (telle mère tel fils) l'appelait *mon don de la reine de Suède*. Elle lui avait assuré : *Il n'y a ni perdant ni gagnant, que des situations*. Je n'avais plus connu d'amie à mon compagnon. Il s'était abandonné, à la suite de ce revers, à une discipline irréprochable, partagée entre la relation de son voyage, ses lectures et ses méditations philosophiques dans des lettres.

Malgré les années et l'éloignement, Ludveïg et moi sommes restés très proches l'un de l'autre. Des mois, parfois même des années, pouvaient passer entre une lettre et sa suite, ce qui ne m'empêchait pas d'être visité aux moments les plus abscons par l'impression que mes pensées se mêlaient aux siennes, qu'elles rejoignaient, de nouveau, cet espace commun où nos paroles se faisaient écho, se répondaient en notre absence, tels des reflets dans des miroirs qui se font face. J'en suis venu à croire que nous absorbons en nous la distance qui nous sépare, comme une matière vivante, que nous continuons de grandir l'un à travers l'autre.

Il y a plusieurs années, Ludveïg m'a confié, dans une lettre, qu'il se retrouvait souvent, en pensée,

dans le Palais de notre absence. Que cela lui arrivait dans les circonstances les plus inopportunes. Par exemple, au milieu d'un banquet au château de Zembie, où on l'avait accueilli à la faveur d'un pli de sa mère. Ou encore dans la vibration extatique d'une des messes silencieuses du monastère de Thermotyle. Puis, quand il s'est éveillé, un soir d'orage en pleine forêt, pour voir un chat ébouriffé – égaré bien loin de tout confort domestique – le dévisager de ses yeux brillants... Il m'affirmait : *Si les rêves arrivent, c'est qu'ils arrivent quelque part*. Il ne s'arrêterait pas avant de rejoindre le Palais de notre absence. *J'ai été expulsé de ma propre histoire, je dois continuer à chercher un endroit où me retrouver*.

Arrivé au Bjergljós, il a mis fin à sa marche. J'ai aussitôt promis de le visiter. J'attendrais plus de dix ans avant de m'exécuter, de peur, sans doute, de fracasser l'image qui nous retenait au plus près l'un de l'autre... Quant à Agnès, je ne l'ai plus revue à la boulangerie. On disait que son père l'avait envoyée vivre avec une tante, une relation lointaine, dans les latitudes équatoriales... Qu'elle avait fini au couvent. J'entendais, dans l'arrière-boutique, Archibald pétrir, de sa poigne d'enclume, régulière comme un piston, les pains du dépit et de la grâce... Et j'entrevois Ludveïg qui marchait devant moi, d'un pas régulier, dont l'assurance ne parvenait pas à dissimuler l'élan tragique...

Je me suis permis d'avoir confiance : les histoires sont vivantes, elles ne se terminent pas toujours là où on pense. Je suis aujourd'hui réuni à mon ami. Il porte encore le chapeau mou du départ, son vieux havresac en bandoulière, un sourire ancien sur ses traits vieillissés. Je le reconnais dans la lumière, les sentiments d'antan, comme un reflet qui remonterait à sa source, bien après que l'obscurité a cru l'avoir effacé.

* * *

La gare est le noyau d'un jardin étagé, dont les tiers cascadenent vers les pentes naturelles du Bjergljós. Des ruisseaux alimentés par des sources souterraines

émergent des fondations. Leurs eaux roucoulantes traversent un enchaînement de bosquets luxuriants en serpentant sous un entrelacs de sentiers et de passerelles. Ludveïg – il a toujours marché trop vite – m’explique en filant vers l’avant que les jardiniers du Tílnaturlige ont conçu le patron des cultures pour qu’il se renouvelle constamment. Printemps, été, automne, hiver : les mêmes chemins exposent, selon les occasions de la saison, et les expérimentations des jardiniers, de nouvelles floraisons, qui sont les reflets des « derniers développements. » *Il faut cultiver son jardin* – la maxime de *Candide* m’apparaît soudainement dans une lumière extrêmement favorable. Les variations florales éclatent devant les yeux du marcheur, proposant d’étape en étape une palette inédite de parfums, de couleurs et de formes. Chacune me semble avoir été créée afin de susciter l’étonnement.

Selon mon vieil ami, toutes ces déclinaisons ne tendent enfin qu’à prouver une chose : l’inégalable supériorité esthétique de la nature, qui jusque dans sa *culture* la plus maîtrisée continue d’exprimer une volonté qui nous dépasse. Devant une telle exubérance, on ne sait trop ce qui dépend de la volonté humaine ou de celle du paysage. C’est précisément cette ambiguïté qui sous-tend le Tílnaturlige.

* * *

Des baigneurs dévalent la rivière qui zèbre les différents paliers, lovés au fond d’une bouée, ou accrochés à de courts billots. À l’extrémité des jardins suspendus – ils s’étendent sur trois hectares –, les ondes se déversent dans un bassin cristallin, le Levhiminn, Pupille céleste. Ce plan d’eau parfaitement ovoïde fonctionne comme une lentille : le jour, il reflète le mouvement des nuages, alors que, le soir, sa circonférence encadre le firmament.

À l’autre bout, le Levhiminn surplombe une pente paresseuse, dont la gradation épouse, à une échelle humaine, celle de la Lignenhaeld. Au moment où Ludveïg et moi émergeons là, un groupe de collégiens revêtent de concert le capuchon de leur cape

imperméable. Ils ont dû glisser jusque-là par les courants descendants. Je crois compter sept garçons et cinq filles – vu la neutralité de l’uniforme, on ne peut que se fier (encore là, l’ambiguïté persiste) à la longueur d’une chevelure, la carrure des épaules ou la résolution d’une démarche... *En, to, tre!* entonnent-ils en chœur, pour se jeter, d’un commun accord, dans une réjouissante roulade, résolus de poursuivre la glissade malgré tous les obstacles, et par tous les moyens. Douze petits corps culbutent, de-ci de-là, sur cette pente qui doit bien faire deux cents mètres. Ludveïg m’informe, en consultant sa montre de gousset :

– C’est le début des travaux pratiques.

Il me semble reconnaître, au bas de la pente, le ballerine de l’Heure creuse, à l’écart de la bande. Ses collègues se relèvent un à un, poursuivent leur course enthousiaste à travers les alpages, vers l’orée des bois. Lui reste là. Hésitant, pris dans les rets d’une gêne paralysante, ou déterminé à affirmer sa suprématie ? Jaugeant son attirance pour les bois, ou son appartenance à la meute ? De si loin, et comme il est de dos, c’est plutôt difficile à dire. Ses compagnons les plus prestes se sont déjà enfoncés dans la futaie quand il se décide enfin à accomplir un geste : il retire, avec délibération, ses escarpins blancs, qu’il pose à ses pieds. Soudainement, il fait volte-face, rebroussant chemin dans une course à fond de train, nu-pieds sur la pelouse. Il court en ligne droite, ajustant ses efforts, remontant le versant de la pente à cadence régulière. Le voilà qui fend les eaux quiètes du bassin lenticulaire, le reflet laconique des nuages. L’eau gicle autour de lui, engluant sa course, bien qu’on perçoive sous ses mouvements retenus, désarticulés par la substance aqueuse, le vecteur tendu qui l’a propulsé. Il est déjà plongé à mi-corps quand je me retourne, alarmé, vers Ludveïg. Mon ami empoigne fermement mon bras, pour me retenir, *laisse-le faire. Il faut qu’il apprenne par lui-même.* La tête du garçon s’enfonce sous les eaux, au milieu des bouées, dans un bouillonnement de bulles, puis plus rien.



3^B — Un collégien

L'été, la culotte de lin des pensionnaires se porte courte, avec un blouson agencé. Les rubans indiquent le rang dans l'Échelle des illuminations, alors que le blanc se tache de la rançon des aventures. Si le temps tourne, le collégien revêt sa cape et se fait chaperon. Les chaussures sont au choix, mais c'est nu-pieds qu'on affirme sa collégialité.

Le Bjergljós est percé de conduits et de chambres souterraines. Les sentiers et les bois des classes vertes sont reliés par un réseau étendu de passages secrets aux pavillons du Collège. Les architectes du Tilnaturlige ont tout prévu pour le développement des collégiens : l'un d'eux découvre, sous le solage d'une cabane de rondins, une échelle qui s'enfonce dans la noirceur... Pour un autre, c'est un escalier spiralé dans le tronc d'un arbre creux... Ou la bouche d'une caverne dissimulée par un buisson... Les eaux d'un étang parfaitement elliptique... S'il en a le courage (comme l'ont espéré ses maîtres en provoquant cette découverte), l'enfant longera, dans ses vêtements mouillés, les corridors de pierre, suivant la lueur pâle et saumâtre des ampoules murales, la promesse d'une chaleur, pour tracer son sentier de gouttes jusqu'à une chambre entièrement tapissée de livres, où, dans une douillette alcôve, un lecteur somnole, les traits couverts par un ouvrage à l'étude – grammaire classique, traité de physique ou roman d'aventures ? Cet enfant qui dort dans la chaleur des livres, ce pourrait être lui... Notre collégien en cavale se penche sur le dormeur à l'ouvrage, lui soutire doucement la couverture de laine grise dans laquelle il s'est enveloppé, puis file en catimini, sans réveiller son collègue, sous une des arches livresques, pour serpenter, ainsi capé de gris, par les chambres et les couloirs irréguliers, les angles et les détours de la connaissance, à travers le dédale de la bibliothèque souterraine, jetant des œillades aux rayonnages, au défilement des dos colorés, des sujets et des langues, ou aux occasionnels lecteurs croisés en cours de route – une jeune fille aux yeux doux, debout devant un lutrin, murmurant ses gammes, un groupe de latinistes attablés, débattant sévèrement d'une traduction, entièrement à leurs papiers, ou un jeune homme un peu gros, renfrogné, gueulant à haute voix l'incipit d'un roman qu'il souhaite parfait, et qui ne verra sans doute jamais le jour, sinon dans l'écho solitaire de cette chambre... Le garçon égaré émerge enfin (se rappelle-t-il comment ?), entre les colonnes d'une haute galerie souterraine, pleine de papiers et de machinerie, où il reconnaît, parmi les pressiers affairés, son professeur préféré, avec ses lunettes cerclées d'or, ses cheveux impeccablement gominés, dans la salopette des travaux manuels, actionnant la roue d'une presse... Celui-ci se retourne vers l'étudiant pour lui tendre une feuille démesurée, où figure, sous les sept lettres de son nom, une carte colorée de son aventure souterraine. Il ébouriffe la tignasse mouillée du collégien, en lui souhaitant la bienvenue.



**3^c —
Un élévateur de conscience**

Les membres de la faculté du Collège revêtent leur salopette pour les travaux de machinerie, de jardinage ou d'imprimerie. Par son encolure point une tenue de ville vivement colorée, assortie à l'élégance étincelante des lunettes, à la coiffure pompadée. Ces hommes ont les mains maculées d'huile et d'encre, les manches retroussées de ceux qui savent faire avec tout.

Au milieu de leur montagne de papier, les disciples du Tilnaturlige impriment les pages du *Codex perpetuum*, où sont consignés les dits et les faits des collégiens de toutes les promotions. Chacun des volumes qui composent la série est de la taille d'un enfant d'environ douze ans. À un moment de la première semaine d'études, alors que la nuit tombe, que le nouveau pensionnaire, rompu de fatigue, a déjà enfilé son pyjama, et s'apprête à rêver de l'étrangeté de sa vie nouvelle, à la distance de sa vie d'avant, un cortège de ses professeurs fait silencieusement irruption à son chevet. *Nous venons te présenter le livre de ta vie*. Ils se disposent derrière l'ouvrage énorme, pages entrouvertes. Deux membres de cette assemblée – généralement une femme et un homme – ouvrent le *Codex* sur deux pages vierges. L'étudiant est alors prié de se lever, pour se *mesurer au livre*. Son directeur de conscience inscrit, sur le miroir des pages, un trait à la hauteur de sa tête, comme ces parents soucieux d'archiver la croissance de leurs enfants sur un cadre de porte. Les maîtres posent alors l'ouvrage à plat et passent la plume au pensionnaire, avec l'instruction de signer à l'endroit du trait. Ils lui souhaitent bonne nuit et referment le *Codex*. Les professeurs soulèvent le volume, pour le rapporter dans une réserve secrète de la bibliothèque souterraine, comme on porte un cercueil en terre. C'est le début d'un nouveau chapitre invisible dans l'histoire du Collège. Pour les adeptes du Tilnaturlige, l'impression du *Codex* est la seule évaluation qui compte : aux étapes les plus importantes de son développement, le pensionnaire sera guidé vers la localisation secrète de l'ouvrage par son directeur de conscience, qui veillera au-dessus de l'épaule de l'étudiant alors que ce dernier considérera, dans l'étonnement ou l'inquiétude, le dessin de sa propre vie.

– J'ai cru en un pays qui ne ferait qu'apprendre.

Nous sommes installés sous l'unique fenêtre de l'humble cabane où Ludveïg a élu domicile, à l'heure du goûter. C'est à cette petite table carrée qu'il travaille au *Traktablå*, son *Traité bleu*, dont il m'a longuement entretenu dans ses lettres. Pour nous faire de la place à table, il a posé le carnet qui ne le quitte jamais sur une liasse de papiers et glissé le tout sous sa chaise. J'espère qu'il finira par me parler de son manuscrit. Si je ne fais pas l'effort de reporter mon attention ailleurs, je ne cesserai de reluquer le manuscrit.

Ludveïg a bien deux chaises. J'en suis presque étonné. Il dort sur un matelas étroit, à même le sol,

flanqué d'un coffre bas, où trônent une lanterne et un paquet d'allumettes. Ses provisions tiennent dans une glacière, que coiffe une boîte à pain – son garde-manger. Il en cuisine les contenus sur la surface d'un petit poêle, à l'aide d'une seule casserole, d'une marmite et d'une bouilloire de fer. Sa vaisselle repose sur une tablette à côté du fourneau : il possède aussi deux tasses de céramique bleue, mouchetée, de celles qu'affectionnent les campeurs, deux bols et deux cuillers, deux assiettes et deux fourchettes, qui me portent à croire que Ludveïg n'a pas perdu ses manières, malgré son isolement. Il met des feuilles de verveine cueillies en cours de route à infuser, jette une poignée de baies dans la bouilloire.

– Ça goûtera le chemin.

Il me tend le manche de bois de son couteau à cran, m'invite à fendre le gruyère et la miche posés entre nous, à profiter de la marmelade, et retourne veiller le thé... L'ensemble de sa garde-robe – un manteau long pour la saison froide, des poches duquel dépassent une paire de gants de daim, le chapeau mou, le veston trop large et le havresac de ses promenades, trois chemises et un pantalon identiques à ceux qu'il porte en ce moment – pend aux crochets vissés à la porte d'entrée.

La cabane surplombe un court quai de bois sur la rive d'un étang à la faune et la flore particulièrement prolifiques. Les collégiens y suivent la majeure partie de leur cours d'histoire naturelle. Ludveïg m'explique qu'en arrivant ici, par un après-midi de soleil parfait comme celui que nous venons de traverser, il a trouvé sa demeure, vermoulue et solitaire. La vue de l'étang placide, le débordement verdoyant, piqueté de fleurs, des sous-bois sur les rives, les pépiements et les trilles enthousiastes des oiseaux, la stridence estivale des grillons striant l'espace de leurs lignes sonores, le basson des ouaouarons en arrière-plan, le reflet bleuté à ses pieds l'ont convaincu de l'esprit des lieux. Il s'est résolu à se poser ici, visité par la certitude qu'il était *arrivé quelque part*.

En fait, après des mois de marche, il ne savait plus très bien où il était. Mieux valait ne pas trop y penser. Ludveïg a entrepris la rénovation de la cabane à partir des matériaux environnants. Il a fini par la reconstruire planche par planche, rivet par rivet, improvisant une technique qui excluait l'usage de clous. Il ne s'est même pas donné la peine de dessiner des plans, animé par l'assurance que ses gestes reposaient sur une fondation pure, parce qu'idéelle. Le fourneau et la glacière, bien qu'en fort piètre état, y étaient, et il aurait été sot de les arracher de là. Aussi Ludveïg était-il fasciné par la patine des larges lattes, dont un brin de cire a restauré le réfléchissement proche de celui d'un miroir. Du même chêne, il a taillé sa table et sa tablette, coffré son coffre. Il s'est fabriqué deux chaises. Puis il s'est campé là, posant son cahier et ses feuilles en face

d'une unique fenêtre, qui encadrait la fertilité de l'étang, image parfaite des désordres et des beautés de l'ordre naturel. Il ne le savait pas encore mais il était enfin *retourné à l'école*.

Un soir qu'il dormait, rêvant, qui sait, d'un retour dans notre Palais de cristal, il sentit une présence, tout près. Il avait pris l'habitude, vu l'étroitesse du lit, de dormir allongé sur son flanc, et il entendit ce murmure étouffé, perçant l'oreiller, que ponctua un vif miaulement.

– Mrkgnao!

– Excusez-moi de vous déranger. Nous souhaitons simplement traverser.

Quelques minutes plus tard, il se rhabillait et dominait, dubitatif, son matelas, en se disant qu'il avait passé beaucoup trop de temps seul. Une bosse sous la surface moelleuse, vif mouvement de côté, trois planches levées, puis le scintillement d'un regard félin. Un chat noir bondissait sur le plancher.

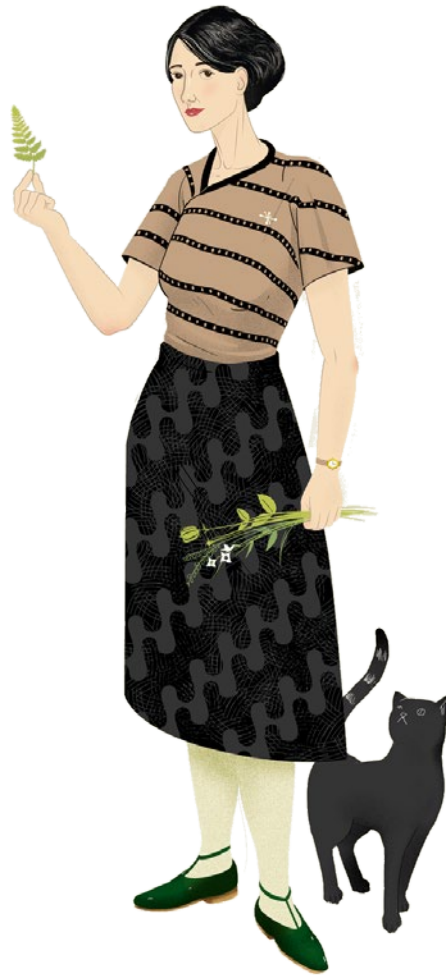
– Rmrkgnao!

Puis émergea, dans un demi-jour, sous la trappe révélée, la tête d'une demoiselle, joliment nimbée par la lumière d'une lanterne, dont le clair-obscur donnait un relief vaguement mystique à ses traits. Les manières de cette apparition ne manquèrent pas de toucher Ludveïg.

– Je suis désolée de vous déranger. Il y a longtemps que je n'étais pas passée par là. Je ne savais pas qu'on était *revenu* ici. Nous n'arrivions pas à dormir. Nous voulions voir les étoiles sur l'étang...

– Euh... Vous êtes pardonnés...

– Vous voulez venir avec nous?



3^D —
Une femme de son temps

Les fillettes formées au Tilnaturlige grandissent avec leur temps. On reconnaît, dans quelques membres de la faculté, la promesse de *bien tourner* des anciennes élèves. Elles ont conscience d'être la floraison nécessaire et éclatante du monde : sur leurs tailleurs bruit le motif des choses vivantes, alors que, du bout des doigts, elles tendent les fleurs d'un gai savoir.

Chaque mur est une page, chaque recoin contient une leçon. Il n'y a pas que du papier dans la bibliothèque du Bjergljós. L'arpenteur des souterrains y croise des bibliothèques jonchées d'échantillons : des réserves de feuilles mortes, de tournesols asséchés, de champignons aux formes contorsionnées, de chatoyantes plumes d'oiseau, d'insectes momifiés, de flacons remplis de sable, de cailloux ou de coquillages... des bouteilles dont les étiquettes prétendent qu'elles contiennent les variétés de l'air respirable, la diversité des nuages, ou les apparences particulières de la lumière... d'innombrables animaux empaillés, du rongeur au prédateur, hantent de leur regard vitreux les rayonnages de corridors interminables... plus loin, une flore de verre répète le propos fragile de la nature... des répliques en céramique de nos organes internes et de nos parties animales inquiètent... à côté, parce qu'il faut bien calmer les sensibilités alarmées par le constat de notre étrangeté fondamentale, on trouve des salles de jeu, encombrées de jouets, éducatifs et autres, qui reflètent, à l'instar des modèles anatomiques, une certaine histoire du développement humain, autant de Taenktings (Objets de pensée) conçus au bénéfice de la conscience des collégiens (ils leur sont offerts, dans une série préméditée, à leurs « anniversaires de conscience », pour marquer leur assimilation des Awarnsskyld...). Bref, il y a là tout ce qu'il faut pour faire un monde, ou quelque chose de ressemblant. Les collégiens, mandés par leurs professeurs, s'aventurent en profondeur pour rapporter dans les ateliers en surface de larges tiroirs, impeccablement étiquetés, qu'ils vident aux pieds de leurs pairs, butin d'un monde sans fin qui servira aux leçons d'histoire naturelle, aux études d'anatomie, aux projets en beaux-arts ou au perfectionnement de cette « maquette d'un monde meilleur » qui accueille les visiteurs dans le pavillon principal du Collège. Devant ce défilement, ce catalogue des choses qui existent, les collégiens apprendront, de leurs yeux et de leurs mains, à reconnaître que tout ce qui est n'est jamais qu'une chose.

Ludveig n'avait pas détecté la silhouette de la trappe dans le grain du bois, la figure dans le plancher. Il avait encore du mal à croire qu'elle avait toujours été là – qu'un menuisier discret ne s'était pas glissé dans sa demeure alors qu'il s'absentait pour ses promenades. Mais, depuis que la jeune femme était apparue sous son lit, il ne pouvait plus nier son existence.

Elle aussi s'appelait Agnès. Formée au Tílnaturlige, elle était devenue professeure d'histoire naturelle au Collège. Ils s'étaient revus. Agnès avait accompagné

Ludveig à travers bois, jusqu'à l'entrée de l'établissement. Bientôt, de petits collégiens cognaient à la porte de mon ami philosophe, en lui demandant de jouer ou de penser avec eux. Il se mêlait à leurs leçons. Parfois même, on l'invitait à partager ses travaux en cours dans une classe. On le conviait à la veillée, dans les clairières, autour des feux, où on rejouait les leçons du jour. On connaissait son penchant pour la solitude, et les membres de la

faculté et les collégiens lui présentaient ces invitations avec une parcimonie admirable.

Pour me démontrer la réalité de ses dires, Ludveïg a déplacé son lit et entrepris d'ouvrir la trappe, pour révéler une échelle de fer dont l'extrémité se perdait dans le noir. Malgré cette évidence, je ne pouvais pas m'empêcher de me demander si Ludveïg n'avait pas inventé sa visiteuse, en hommage à cette fille perdue qui lui avait valu de découvrir le monde.

Mes doutes ont bientôt été dissipés. La perpétuelle classe verte du Collège se poursuivait dans les moindres recoins du Bjergljós. Plus tard dans l'après-midi, alors que nous longions les rives de l'étang vers les pavillons principaux du Collège, nous avons croisé une ribambelle de collégiens, fouillant la futaie à la recherche d'échantillons. Leur professeure, accroupie au-dessus d'un ruisseau, attirait l'attention de trois de ses élèves – une blondinette bouclée, un maigrichon besiclé et un garçon un peu enveloppé, qui se tenait à l'épaule de l'autre comme un garde du corps – sur un groupe de poissons minuscules, voletant de-ci de-là dans les eaux turbides. La jeune femme a extrait une courte louche de la poche de sa chienne de gros coton.

Je lui donnais la fin trentaine, tout au plus la petite quarantaine. Sous ses cheveux noirs, parsemés d'occasionnels fils gris ou blancs, son visage exprimait une quiétude heureuse, où un entrain juvénile se mêlait à la certitude d'*avoir appris*, et de continuer à le faire. Si cette demoiselle savait quelque chose, c'est qu'elle s'amuserait encore longtemps. La tenue de la professeure dénotait l'habituel mélange d'esprit pratique et d'élégance qui semble être la norme chez les adultes du Bjergljós : elle arborait, sous sa chienne aux poches débordantes de fleurs et de feuillage, un chemisier pâle, strié de rayures noires, qui me rappelait, par sa coupe et sa texture, certaines étoffes japonaises. Le motif moiré de sa jupe, ton lustré sur ton mat, m'évoquait la liberté souterraine des cours d'eau, dont les courants enchevêtrés

affirment leur chant en s'éclipsant sous leurs reflets. Je me dis : « C'est une sorte de camouflage. »

Elle a plongé l'instrument, d'un geste preste, dans les eaux squameuses.

– Ta-da !

Les trois petits ont rapproché leurs visages de sa pêche. Elle avait réussi à isoler un poisson de la troupe, qui s'est mis, pathétiquement, à tourner en rond au fond du récipient.

– Ne le laissons pas souffrir trop longtemps. Rappelez-vous (elle a adopté un air faussement sentencieux) : *Il n'est rien ici-bas qui n'échappe à son nom.* Donnez-lui-en donc un, avant qu'on ne le rende à sa vie.

Le lunetté :

– Mais votre argument adamique, mademoiselle, est presque religieux.

– Je vous l'ai dit. Je vous le répète... C'est en vivant qu'on apprend à vivre. Le reste n'est que jeu de langage. Autant en profiter.

C'est un garçon ?

La professeure, levant la tête vers Blondinette qui avait posé la question, nous a enfin aperçus. Occasion parfaite pour mettre fin au débat.

– Ludveïg !

Mon ami avait retiré son chapeau. Il semblait si heureux.

– Agnès.

Elle lui a souri.

– Tu vas être content, je t'ai apporté des biscuits.

*L'éducation descend des têtes aux mains aux pieds et tricote le corps entier. L'objectif et l'idéal du Tilnaturlige est de cultiver la plante nerveuse et filiforme qui fleurit sous l'enveloppe de l'enfant, en l'arrosant de la lumière de la pensée. Il n'est pas d'évidences mieux partagées : toutes les femmes et tous les hommes du monde viennent de l'union d'une mère et d'un père. Ils ont tous déjà été des enfants – l'enfance est la semence par où commence et recommence le monde. Si la plupart des sociétés dites « modernes » postulent qu'un enfant ne peut pas grandir seul, loin de l'orbite des adultes, il faut aussi noter que l'existence de l'enfance est la condition nécessaire à celle d'un monde adulte. Selon le Tilnaturlige, l'enfant *n'attend pas* de devenir un adulte. C'est plutôt l'adulte qui vit dans *l'attente du retour de l'enfance*. Un enfant ne peut pas demeurer un enfant. Il peut cependant couvrir son souvenir, en respecter la présence effacée. Selon cette vision des choses, la culture dans son ensemble épouse la courbe d'un continuum, où seules comptent les gradations : la culture de l'enfance, à l'instar de celle du monde adulte, est une réalité à part entière, dotée de ses arts, de ses usages, de ses tensions politiques et sociales... Parce qu'elle participe de l'oralité, du jeu, elle est simplement plus difficile à appréhender, parce que plus proche de l'élan, du désordre originels... La première, peut-être la plus profonde leçon du Tilnaturlige est *d'apprendre à remettre les choses dans l'ordre*.*

Agnès et sa troupe nous ont accompagnés jusqu'aux portes du Collège. Au début, je n'apercevais aucun des nombreux pavillons dont ils m'indiquaient la présence évidente. C'était de bonne guerre. Les matériaux utilisés dans la construction des bâtiments du Collège mélangent le verre avec des matières extraites des alentours. Leur architecture épouse sans accroc les dénivellations du Bjergljós, la courbe naturelle des rivières ou la silhouette des bosquets. La cité collégiale, bien que comptant de nombreux pavillons, et accueillant des multitudes, joue à cache-cache avec le paysage.

À force de concentration, j'ai fini par apercevoir des cloisons, des portes et des fenêtres. Agnès, Ludveïg ou un des membres de la petite troupe se chargeaient en riant doucement de me corriger alors que je prenais un flanc rocheux pour une façade, le tronc tordu d'un arbre pour un escalier en colimaçon ou une découpe lumineuse dans le feuillage pour le reflet d'une fenêtre.

– Pas maintenant, peut-être un jour...

Mon regard s'est progressivement acclimaté à l'indifférenciation du panorama, comme on finit par percer l'obscurité. Et la classe verte, d'un commun accord, m'a félicité lorsque j'ai désigné, avec une excitation à peine contenue, une girouette rattachée à un dôme de verre. (Les pavillons sont hérissés de jouets éoliens – le monde se glisse dans les salles de classe, rappelant qu'il est toujours là, prêt à se jouer de nous.)

Puis une porte à deux battants, dissimulée par une vigne tombante, m'est apparue entre deux troncs dressés. Une fois ce seuil révélé, l'immeuble s'est imposé à moi. Je me suis immédiatement demandé comment j'avais fait, auparavant, pour *ne pas voir*.

– Bravo, Anatole!

La porte donnait sur un bâtiment dont le style s'accordait avec celui de l'Empyreinhöv. Un haut dôme de verre torsadé, fin comme une larme, chapeautait une rotonde percée de hublots, où des vitraux détaillaient divers aspects de la nature – fleurs, feuilles, insectes, poissons, volatiles, animaux... Nous venions d'entrer dans le département d'histoire naturelle. Au plancher du hall circulaire, une mosaïque dessinait une arborescence filiforme. Agnès m'a expliqué que c'était là notre Væreblóm, *Fleur d'être* dont les racines remontaient au fondement connu de la parentèle homininienne. Ludveïg a eu cette réflexion :

– Je pensais, quand nous marchions tout à l'heure, que, puisqu'on doit être enfant avant de devenir adulte, il dut y avoir des moments et des lieux, au début des temps, où il n'y eut *pas* d'adultes : ici et là, des hominiens au seuil de ce que nous définirons comme *notre* humanité donnaient naissance à des petits moins hirsutes, qui grandissaient, se rencontraient, s'éloignaient de leurs parents, et bientôt nous voilà, à nous raser chaque matin le visage ou les aisselles devant le miroir de la salle de bains.

– C'est un peu plus compliqué que ça, Ludveïg, mais c'est aussi à peu près ça.

Le Videnpunkt prescrit, en guise d'assurance contre la pédanterie, le respect de diverses marges d'erreur. Il reconnaît la contribution potentielle de la métaphore, de l'approximation, parfois même du mensonge, à la construction des faits. Ce pacte épistémique favorise la reconnaissance des divergences, l'efflorescence des points de vue : la conscience s'y ouvre aux patrons fluctuants du temps.

Agnès a guidé la troupe le long d'une longue enfilade de pièces. Chacune abritait un singulier désordre : laboratoires et salles de jeu, abandonnés à la fantaisie d'expérimentateurs absents. À cette heure de l'après-midi, par un tel soleil, il n'y avait pas grand monde à l'ouvrage et je pouvais étudier à loisir les mosaïques colorées du plancher, qui me suggéraient différents tableaux de jeu. Chaque

pièce comportait au moins deux seuils, et une paroi de verre – *pour voir et éprouver notre relation au soleil* – donnait sur un jardin intérieur, où un sentier permettait de rejoindre les classes vertes.

Nous nous sommes arrêtés dans une chambre ovale, à la toiture transparente, où une série de gradins concentriques était recouverte d'un amas de coussins et d'oreillers. Agnès nous a expliqué :

– C'est le nid des après-midi. La zone des siestes. Les nuits claires, ils sont nombreux à dormir ici, plutôt que dans leurs cellules. Les rêves se développent avec plus de netteté sous la lumière stellaire.

Les cellules des collégiens s'alignaient dans le couloir attendant, un long arc, comme toujours ceint de verre, qui m'a fait l'effet d'une sorte de version courbe du compartiment des couchettes d'un train. Le plancher recouvert de liège permettait une déambulation confortable, pieds nus, d'une porte à l'autre. Chacune des alcôves abritait un lit dont la base était percée de grands tiroirs, une écritoire constellée de petits tiroirs, et une haute bibliothèque murale, où les livres disputaient la place aux jouets et aux trouvailles des forêts. Au fond, une porte vitrée menait à une clairière, où une fontaine d'eau douce roucoulait doucement, au milieu d'un bassin de marbre ouvragé. Les collégiens pouvaient s'y servir un verre d'eau en pleine nuit.

– Il y a plusieurs seuils dans chaque pièce, et autant de façons de *verser dehors*, ou de *s'enfoncer dans*. Selon le Tilnaturlige, tout immeuble doit pouvoir grandir de l'intérieur et rejoindre le monde.

C'est dans cet espace, ce *coin calme*, compact et douillet, que les collégiens étaient encouragés à *demeurer eux-mêmes*.

Nous avons poursuivi notre visite, pour nous arrêter dans la classe d'Agnès, son sol couvert de tapis, son espace parsemé de pupitres, de tables et d'armoires remplies de jouets, d'instruments, d'objets plus ou moins indéfinissables. Au milieu de la pièce trônait une maquette naïve du Bjergljós. Un chat noir – j'ai conclu que c'était celui d'Agnès – apparut je ne sais trop par quelle magie, jouait autour du sommet de la réplique en miniature de

l'Empyreinhöv, se lovant autour d'une éclisse véritable provenant du Solennvidenn.

– Ce sont les petits qui l'ont construite.

– Regarde.

Ludveïg a extrait une boussole de sa poche.

Son aiguille s'agitait furieusement, débattant si elle devait céder à son habitude nordique, ou obéir à son penchant pour le Soleil des savoirs, pierre magique et magnifique qui contiendrait son propre nord.

– On dit que sa pierre infléchit la pensée et qu'elle guérit la myopie... Qu'une direction possible, sous le Soleil des savoirs : mieux.

La maquette me semblait fabriquée des mêmes matières qu'on retrouvait dans la salle. J'ai immédiatement reconnu l'étang d'où nous venions : un bassin, façonné dans ce qui semblait être du plâtre, rempli d'une eau sale. Autour, les collégiens s'agitaient, ajoutant le butin de l'après-midi à l'assemblage : à chacun sa contribution, sa brindille, sa lame d'herbe, sa feuille ou son bouton de fleur... Certains ouvraient la paume pour remettre en liberté une fourmi ou un scarabée. Aussitôt paniqué par la présence du chat, l'insecte s'empressait de remonter les sentiers et les pentes, de s'enfoncer dans une des répliques des bâtiments du campus, troués de portes et de fenêtres véritables.

Agnès attirait mon attention sur le chemin parcouru, du pavillon d'histoire naturelle à la gare de l'Empyreinhöv, où la journée avait commencé. Elle détaillait le Tableau du jour, m'expliquait la localisation des divers départements, les dénivellations du jardin, l'architecture invisible des classes vertes, et elle insistait, à chaque station de notre parcours, sur l'imbrication, dans le curriculum, des cycles de la nature, de l'alternance du jour et de la nuit... J'accédais, touche par touche, à une vision panoptique du Tílnaturlige, qui avait dicté l'aménagement du Bjergljós et la fabrication de cette maquette.

C'est alors que nous avons constaté que le petit enveloppé de tout à l'heure – il s'appelait Agnån – avait subrepticement glissé le poisson innommé de l'étang dans un sachet étanche. Il se penchait sur le plan d'eau pour y verser sa proie, en prenant bien soin de s'assurer qu'Agnès l'avait remarqué.

– Agn-a-tö-lé!

Il a crié, avec l'élan d'un eurêka, une variation slave de mon nom.

– Je t'ai dit de ne plus faire ça – demain, tu le ramènes d'où il est venu!

Agnès ne s'en laissait pas imposer. Les collégiens se sont dispersés en ricanant, pour s'affairer autour. Je dois dire que j'étais troublé par l'épisode : tant d'attention pour cet étranger que j'étais, qui avait tout fait pour se tenir à l'écart, avec la dignité, l'effacement attendus d'un invité.

– Excusez-moi d'avoir causé tant d'émoi.

– Mais non. C'est ainsi qu'on apprend à apprendre. Désordres, rétablissements, désordres...

(En arrière-plan, Roussetoque a saisi l'occasion pour se lancer dans un triple salto, calmement applaudi par ses pairs.)

– Et tu n'as encore rien vu...

Ludveïg s'était penché vers la base de la construction, pour entrouvrir une série de panneaux coulissants. Il avait révélé un lacin de conduits souterrains, s'étendant sur plusieurs niveaux, et reliant une série de chambres. Le tout était rempli de la même eau squameuse, qu'une plaque de verre vissée à la base de la maquette permettait de contenir. Cet aquarium de fortune me donnait l'impression d'être moins détaillé que la représentation en surface. De toute évidence, l'espace chthonien, flottant dans l'épaisseur secrète et minérale de la montagne, échappait à toute représentation exacte. Agnès s'est expliquée :

– L'eau salie de l'étang a coulé à travers la base de la maquette, que nous avons dû condamner. Nous allons bientôt trouver une solution pour rouvrir les souterrains.

De temps à autre, on apercevait le petit poisson, négociant les coudes des conduits obscurs.

– Agnån, viens ici attendre que ta proie remonte. Et tu prendras bien soin que notre chat ne le dévore pas. Cela demandera le temps qu'il faudra.

Le petit enveloppé s'est penché sur le plancher, scrutant le désordre à la recherche d'une lampe de poche. Puis il est accouru à nos côtés, se postant au plus près possible d'Agnès. Son ami filiforme et

besiclé, Blondinette, Roussetoque et quelques autres sont venus lui prêter main-forte, se déplaçant autour de la maquette en s'écriant : *Il est ici. Non, ici !* On en finissait par croire que le poisson s'était démultiplié.

Agnân, ravi, émergeant de-ci de-là, approchait le faisceau de la noirceur, tentant d'hameçonner son Anatole au bout d'un rayon de lumière.

Les adeptes du Tilnaturlige assurent que le Bjergljós est situé à un carrefour du monde où il est possible d'infléchir le temps et de transformer les consciences. *Dedans dehors, soi et l'autre, le monde et moi... Educere, la racine latine de l'éducation, signifie extraire... Passer, aller, revenir, des replis de l'esprit aux plis du monde...* Ils célèbrent le don des choses, la prolixité des formes. Tant qu'il fait bon, les professeurs encouragent les collégiens du Bjergljós à s'abandonner à une classe verte perpétuelle, où ils apprennent à se tourner vers le monde et à entrer en eux-mêmes. Une journée d'étude typique commence avec une série d'exercices de concentration et de respiration, enchaînements les plus simples des Avarnsskyld, qui aiguisent la présence et les sens, et donnent son élan au jour. Les professeurs entraînent alors les élèves au-dehors, pour les guider dans le déchiffrement de la pensée solaire du végétal, de l'impulsion du poisson, de la stridence de l'insecte, du pépiement de l'oiseau ou de la ressemblance du mammifère. On marche en chantonnant, ou on s'arrête pour partager des histoires, en veillant à ne pas établir de distinction trop violente entre l'ordre des faits et celui de la fiction, exposant peu à peu les relations complexes qui lient les choses aux idées, à la parole... Les leçons s'installent d'elles-mêmes, à force d'échanges, d'explorations et de jeux. Les collégiens écument les sous-bois en petites troupes, quêtant l'intimité des bêtes – qui le premier domestiquera le raton légendaire, à l'oreille gauche fendillée, dont chacun voudrait assumer la complicité? Ils apprennent à interpréter la silhouette et la course des nuages, à déduire l'heure des mouvements de la lumière et de l'ombre, ou à isoler, dans l'ébouriffement des sous-bois, les formes de la faune, l'affleurement des minéraux, les ramifications des racines, l'éparpillement de l'eau... Chacun découvre ses talents, sa capacité à lire les lignes et les contours – les *suggestions* – du Bjergljós. Parfois, à midi, les collégiens mangent des fleurs et des racines. Ils s'exercent à faire leur toilette dans les bois, la sieste sur des tapis de mousse... Puis, tard l'après-midi, ou lorsque le temps tourne, ils retournent en classe, leurs poches remplies d'échantillons. Vient alors l'heure des nomenclatures, des principes, surtout des détournements. Les collégiens sont encouragés à décoder les raisons secrètes des jeux – règles, fils, motifs cachés –, selon une méthode rigoureuse d'apprentissage et d'oubli, qui favorise l'abandon progressif des classifications, afin d'assimiler la leçon d'empathie fondamentale du Tilnaturlige : *Une fois que je sais, je sens*. Petit à petit, les collégiens en viendront à situer leur conscience sur l'échelle des êtres, à reconnaître l'enchevêtrement du temps en eux et autour d'eux. Bientôt, leurs maîtres ne s'inquiéteront même plus, alors qu'ils s'aventureront seuls en forêt, à la recherche de jouets mystérieux, abandonnés dans les clairières, fouillant la nature à la découverte des passages mystérieux qui les mèneront plus loin en eux-mêmes.

Le soir venu, de retour dans la cabane de Ludveïg
– il était demeuré au Collège, avec Agnès –, je
repensais que, dans ses lettres les plus sombres, il me
parlait souvent de « perte d'homme » :



Anatole, cher Anatole,

[...] Lorsque vous partagez vos idées et qu'on vous déclare qu'elles font de vous un idéaliste, un illuminé ou, pis, un fou... qu'on vous prive de tout pouvoir, vous punissant parce que vous n'en avez pas voulu, ou parce qu'on vous croit incapable de faire de mal à une mouche – comme s'il n'y avait que ces pouvoirs –, lorsqu'on choisit de ne pas vous prendre au sérieux car vous êtes ailleurs, un « esprit supérieur », un « cas spécial », un « inclassable », au pis un « artiste fonctionnel », votre parole s'en trouve, derechef, projetée en un monde à venir. Vous devrez vivre, dès lors, de l'espoir d'une impossible réconciliation : avec les échos, les reflets – de l'espoir que ce qui n'est pas nous pourra, enfin, nous accueillir dans une vérité qui nous dépasse... Le paradis, c'est les autres... Ha! Ha! [...] Le poids de la preuve revient à ceux qui viendront : peut-être, sait-on jamais, un jour encore, trop tard, alors qu'une autre génération de tout-sachant, d'hommes de leur temps, auront pris la place de ceux qui les auront précédés et qu'à leur tour ils affirmeront avec assurance que c'est à eux, enfin, que le monde est donné, que l'oubli de votre vie, vraiment, est très fâcheuse et qui, si, oh si seulement, ils avaient été là, tout aurait été compris, et voilà pourquoi le monde attendait leur venue, à eux, les forts qui suivent. [...] Comment croire que le monde ne se répète pas ? Que ce n'est pas là sa tendance naturelle ? [...] Et, puisque la majorité n'attend rien d'autre de nous, cher Anatole, que nous nous y taisions, dans l'attente et l'espoir, que nous nous y retirions en toute conscience, il ne nous reste plus qu'à prendre le monde au mot et à nous y inventer une place – voilà l'unique position qui permette de le réinventer. [...] Si j'ai appris une chose, c'est qu'il n'est pas de plus grande joie, de plus grande célébration de ce qui est que de s'appliquer à cela. Et la plus grande tromperie, enfin, est que cette richesse revient à tous, qu'il faut choisir de la révoquer pour la perdre. [...] La conscience, enfin, est le point de vue de nulle part, pas de personne.

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Ludveïg', written in a cursive, flowing style.

Il avait bien changé. J'étais heureux pour lui. Vous l'aurez deviné : j'essayais de ne plus songer à Pimprenelle, à ce que j'avais laissé derrière, abdiqué avec elle. Lorsque je la revoyais en esprit, cette phrase trop connue me revenait comme une ritournelle : *sage comme une image*. Je me disais que c'était tout le contraire : *trouble comme une image*. Puis je m'en voulais. Je me répétais que certaines images, qui ne sont pas nous, sont de faux reflets, qu'elles vivent ailleurs que dans ce monde, qu'elles cherchent à faire de nous leurs fantômes, radiations brillantes et enjôleuses de la conscience, dont la beauté nous attise et nous trompe. Costumes d'apparat des violences subreptices, des réelles absences.

* * *

Au milieu de mon rêve ou de la nuit, je ne sais plus, j'ai été éveillé par un murmure sous l'oreiller.

– Psst. Psst.

J'ai repoussé le matelas pour découvrir la trappe. Une phosphorescence étrange, comme celle qui luit au fond d'un regard félin, baignait le fond du puits. J'ai pris mes affaires, je me suis rhabillé, et j'ai résolu de descendre.

– Mrrrkgnaw!

Agnân m'attendait là, sous sa cape d'écolier, le chat d'Agnès entre les bras. Il a posé le doigt contre ses lèvres, SsS... SsS..., et je l'ai suivi le long d'un conduit terreux, jusqu'à un carrefour.

À ma droite, je devinais la zone aménagée : une salle de lecture, chargée de livres, qu'une lampe nappait de sa lumière saumâtre. Entre les rayonnages, une arche laissait entrevoir une succession de pièces semblables.

À gauche, le conduit terreux poursuivait sa course obscure, le long d'une pente périlleusement descendante.

Agnân a fouillé ses poches pour en ressortir un champignon pulpeux, dont le profil me rappelait vaguement le pleurote commun.

– Alisveppyr.

Il mimait l'action d'avaloir, montrant son gosier.

Qu'avais-je encore à perdre ? Le champignon fondait en bouche, avec un parfum citronné.

Agnân a libéré le chat, qui a dévalé le conduit. Il m'a fait signe, du menton, de le suivre, puis il s'est détourné pour se précipiter, en courant, vers la bibliothèque.

En se retournant, il a eu ce conseil, dans un français brisé, qui m'a donné l'impression qu'on lui avait imposé cette leçon :

– N'oublie plus qui tu es, Agn-a-tö-lé.

Il arrive qu'un enfant s'égaré. La montagne savante attire les orphelins, les jeunes égarés, voyageurs esseulés, bravant les interdits familiaux, les combats ou le climat, pour se retrouver là, seuls. Parfois, aussi, le malheur rejoint les sommets du Bjergljós : à l'issue d'une classe verte, un enfant manque au décompte. Des jours, parfois des semaines, peuvent passer avant qu'il ne *retrouve son chemin*. Parfois, il ne revient pas. Fugueurs, esseulés, affligés et malades font aussi partie du Tilnaturlige.

Les membres de la faculté font tout ce qui est en leur pouvoir pour les intégrer aux activités du Collège. Mais je peux témoigner que les galeries inachevées du Bjergljós abritent le fantôme d'âmes explorées... L'enfant solitaire, au regard éberlué, abandonné avec un cheval de bois, son jouet unique, sa bouche, ouverte en un O de terreur, refusant d'articuler le moindre son... La petite fille, de dos, retenant son ventre de ses mains crispées... Le garçon émacié qui dessinait et redessinait, sur les murs, une silhouette chevrotante... Ou ce petit colosse aux traits mongoloïdes, aveugle et sourd, dans une chemise et un pantalon maculés, battant le sol de ses poings, en mugissant une plainte outrée... Le défilé des douleurs est long et morne. Je vous en épargne les détails. Si je m'approchais d'eux, pour tenter de les consoler, de leur parler doucement ou de les prendre dans mes bras, ces enfants perdus s'évanouiraient, comme s'ils n'avaient jamais été là...

Dans ces profondeurs solitaires, je ne pouvais me raccrocher à rien d'autre qu'à ces visions. Devant moi, le chat d'Agnès zigzagait de son

pas de velours, me guidant à travers une obscurité qui me semblait de plus en plus informe. L'animal subtil m'ouvrait la voie, je ne savais plus où j'étais, ni comment je m'étais rendu ici, et j'étais terrifié de perdre sa trace.

Le chat a fini par s'arrêter au pied d'un affleurement rocheux. J'entendais un clapotis. Je me suis assis à ses côtés, épuisé par la traversée, pour flatter son pelage fuligineux. J'essayais de ne plus penser. Mes yeux pesaient de sommeil. Je me suis rendu compte que je ne connaissais même pas son nom.

– SsS.

L'obscurité, ou l'envers de mes paupières, s'est constellée de phosphorescences. Le paysage reprenait de la consistance. J'ai espéré, un moment, que nous soyons de retour face au ciel. Nous étions en fait assis au bord d'un étang noir. La phosphorescence de champignons brillants, identiques à celui que j'avais ingéré, incrustés dans les parois d'une vaste caverne, s'y reflétait.

Le temps a échappé au temps. Une lumière chatoyante, floue s'est coagulée à la surface. Une masse illuminée se déplaçait vers nous, sous les eaux noires. J'étais figé, réduit à une pensée engluée. En se rapprochant, la lueur a assumé les contours d'un homme nu, à l'épiderme fluorescent. On m'avait conté la légende, là-haut, d'enfants perdus à l'issue de jeux, égarés dans les corridors du Bjergljós, jamais retrouvés... La traversée que je venais de vivre m'obligeait à y croire... L'homme était tout près, maintenant. Il s'est penché vers moi. Sa lumière nappait mes traits. Il a murmuré des paroles inaudibles, SsS... SsS... SsS..., en posant délicatement sa main sur sa tête. Je savais que le matin allait revenir. Et je n'avais plus peur.



**3^E —
Un illuminé**

Enfants égarés si loin en eux qu'ils ont vieilli en oubliant qui ils sont, les illuminés sont les pensionnaires perpétuels du Collège. Un jour, une flamme irrésistible s'est allumée en leur conscience. Dans les galeries, au fond des rêves des pensionnaires, on les aperçoit, brillant d'un espoir aveugle, qui n'a de place qu'à un pas du monde.

Arrive un jour où il faut partir. Les collégiens qui atteignent l'Âge des départs, l'Alderfarr, sont conviés à une dernière partie de cache-cache avec leurs pairs. Bien qu'ils aient, selon leurs dires, passé l'âge de ces jeux, ils acceptent, portés par l'intuition, d'ouvrir au petit enthousiaste qui cogne à leur porte pour tenter de les convaincre de se joindre à la partie. S'ils sortent, à demi réticents, du cocon neurasthénique de leur chambre, où ils s'appesantissaient dans la lecture ou l'écoute de quelque ouvrage de mélancolie appliquée, c'est que les détails, les conversations de la semaine, l'attitude étrangement conciliante de la faculté quant à leur sombre tempérament, le menu même de la cantine, parsemé de plats familiers, plats exotiques, qui leur ont tour à tour fait penser à leur mère, et à la possibilité des lointains, ont subtilement préparé le terrain pour cet ultime saut d'humeur. Un instant, de nouveau, ils ressentent *le sens caché des jeux*. Ils pressentent qu'en s'abandonnant à celui-ci, ils y trouveront, enfin, *quelque chose à gagner*. Ce soir-là, une lune ronde brille sur la clairière où s'élève le monument au fondateur, et où attendent les joueurs. Le collégien, étonné, y reconnaît tous ceux qui ont compté pour lui, petits ou grands, cortège d'étudiants, copains boutonneux, membres de la faculté qui se tiennent en retrait, dépassant d'une tête la ribambelle. Ludveïg, aussi, est là : il y a des années le jeune homme avait osé se rendre à la porte de sa cabane, pour lui affirmer son désir.

– Je voudrais tout savoir. Je voudrais lire tous les livres.

Il y est revenu, encore et encore, pour partager du thé, des biscuits, une conversation, ou une promenade. Ils n'ont pas lu tous les livres, mais ils se sont dit ce qu'ils ont cru. Ce soir, c'est Ludveïg qui s'approche pour lui expliquer la règle du jeu, en souriant.

– Tu compteras jusqu'à cent, et nous ne serons plus là. Ça, tu le sais déjà.

À ce moment, le jeune homme se souvient comment Ludveïg, jouant à la cachette avec eux, adorait faire semblant d'être à deux endroits à la fois. Il connaît si bien les environs qu'il peut détalier assez vite d'ici à là pour leur faire croire qu'il y était déjà, au moment même où ils croient l'avoir déjà trouvé... On l'appelle Monsieur deux Messieurs, ou le Retombeur en enfances. On voulait qu'il soit là, à jouer comme si de rien n'était, comme si l'âge adulte, enfin, n'était qu'une façon de se cacher à soi-même.

Ce soir, Ludveïg tend la main vers le visage du jeune homme, pour lui enjoindre de fermer les yeux, comme on referme les paupières d'un

disparu. Le jeune homme appuie la tête sur le monument au fondateur – une colonne basse, posée sur un socle – et penche le front contre la sphère hiératique qui le coiffe, entamant d'une voix basse, où, si on prête bien l'oreille, on détectera un chevrottement ténu, le dernier décompte...

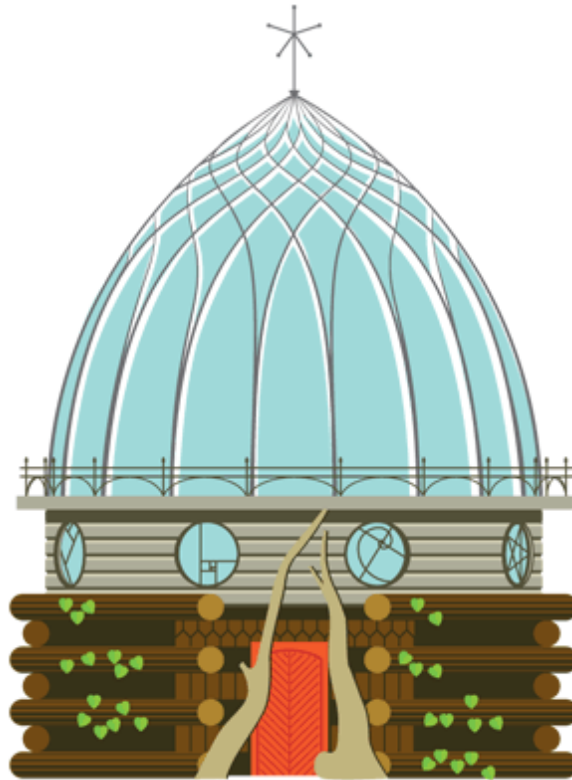
– *Cent... tre, to, en...*

Rien de plus simple que de compter jusqu'à cent (c'est l'enfance de l'art, la fin d'une des toutes premières leçons de l'Ordre naturel).

Lorsqu'il ouvre les yeux, ils ne sont plus là. Un havresac, rempli de tout ce qu'il faut pour la route, est posé au pied du monument. À l'intérieur, l'étudiant découvre son nom brodé de fil noir dans le cuir, précédé du mot *Monsieur*. Ses maîtres lui ont adressé une note :

Le monde attend de te retrouver.

La lumière de la lune révèle une arche dans le feuillage, une de ces portes qui est ou n'en est pas une. Celle-ci ne mène, ne ramène pas aux couloirs et aux classes du Bjergljós. De l'autre côté, la Pente analogue descend doucement jusqu'à l'ailleurs. Le premier train entrera en gare à l'aube. Il est grand temps de partir, avant que ne s'installe le Tableau du jour. SsS... SsS... Tu reviendras bien un jour, dans ton costume adulte, un sac usé à l'épaule, chargé d'un secret connu de toi seul.



Costumes nationaux,
une production de Daniel Canty (La table des matières)

Écriture et réalisation Daniel Canty
Dessins Stéphane Poirier
Scénario Daniel Canty avec Stéphane Poirier
Design graphique Feed
Programmation web Jules Renaud
Révision linguistique Aimée Verret

Costumes nationaux a été initié dans le cadre de
Punkt Press vol. 1 : Überlivre, à l'Atelier Punkt en 2011, en hommage au travail
d'Émile Gallois (1882-1965).

Daniel Canty remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec
pour le soutien accordé à ce projet.

Conseil des arts
et des lettres
Québec 

© Daniel Canty (La table des matières), 2018